

L'HEUREUSE ANNONCE SELON MARC

1. L'AUTEUR ET SON ŒUVRE

Le monde narratif de Marc

Le point d'interrogation est le signe de ponctuation le plus apte à caractériser l'évangile de Marc. Le monde dans lequel il introduit son lecteur est un monde de conflits et de suspense, d'énigmes et de secrets, de questions et de renversement des évidences. Jésus, son acteur principal, est déroutant à l'extrême. Il l'est évidemment pour les autorités religieuses qui s'opposent à lui. Mais il l'est aussi pour ses disciples qui glissent de l'étonnement à la fuite et au reniement en passant par l'incompréhension, puis l'opposition. Il l'est enfin pour une foule ambivalente, qui finira par réclamer sa mort. Les questions du sens, de la vie et de la mort, du bien et du mal y sont constamment abordées. Mais elles ne sont pas traitées comme une opposition simple du vice et de la vertu. Le lecteur les perçoit à travers la complexité d'un récit paradoxal et ironique, qui ne cesse de le secouer en vue de le transformer. Ce récit est une subtile invitation à quitter ses évidences premières pour entrer dans un nouveau monde, celui du Règne de Dieu qui vient, là où les premiers sont derniers et où celui qui veut sauver sa vie la perd.

L'inventeur du genre littéraire « évangile »

Marc est le créateur d'un genre littéraire nouveau, dans lequel le récit de la vie de Jésus vient en complément et en illustration de la prédication chrétienne primitive. L'objectif est de faire apparaître dans son récit l'identité entre le Crucifié et le Ressuscité, l'identité entre Jésus de Nazareth qui a sillonné les routes de Galilée avant d'être condamné à mort et le Christ vivant au sein des communautés chrétiennes primitives. Il ne s'agit pas d'une biographie au sens courant du terme. C'est bien le récit d'une vie, mais de la vie d'un homme que l'évangéliste croit mystérieusement vivant et agissant par-delà son exécution et sa mort.

Un auteur discret

L'absence de toute indication dans le texte évangélique lui-même quant à son auteur est peut-être volontaire. L'auteur n'intervient jamais en « je » et il n'explicite nulle part son projet. Probablement ajouté après coup, le titre « selon Marc » n'est attesté qu'à la fin du II^e siècle. L'attribution par Papias (évêque de Hiérapolis vers 150) de cet évangile à Marc, interprète de Pierre, a été souvent refusée à cause de nombreuses imprécisions dans l'évangile, notamment quant à la topographie galiléenne ; on lui préfère un auteur judéo-chrétien anonyme. Toutefois, il n'existe pas de raison décisive de rejeter l'attribution traditionnelle à (Jean-)Marc de Jérusalem, dont il est question dans Actes 12–13 et 15, même si elle ne peut être prouvée. D'après Irénée de Lyon (II^e siècle), l'évangile a été écrit après la mort de Pierre, soit sans doute entre 65 et 70, dans la mesure où il ne trahit pas, en particulier au chapitre 13, une connaissance précise des événements de la guerre judéo-romaine de 66-70. Même si la Syrie est quelquefois évoquée comme lieu de composition de cet évangile, une origine romaine paraît plus plausible. Son grec est émaillé de nombreux latinismes, indices d'une familiarité avec le monde latin. De plus, l'auteur se

montre soucieux d'expliquer les coutumes juives (7,3-4 ; 14,12 ; 15,42) et il traduit pour ses lecteurs d'expression grecque les rares mots araméens mis dans la bouche de Jésus.

Une intrigue révélatrice

Paradoxal et énigmatique, cet évangile semble structuré pour provoquer l'étonnement. On y suit le parcours de vie et de mort d'un adulte, sans que sa naissance et son enfance soient évoquées. Il s'agit du Messie, Fils de Dieu (1,1), dont le parcours est inscrit entre deux baptêmes, celui d'eau au Jourdain et celui d'Esprit saint lors de la Passion. Opposé à toutes les formes d'aliénation, de désocialisation et de destruction des humains, Jésus va jusqu'à mettre radicalement en cause le système de pureté en place dans sa société avec les germes d'exclusion dont il est porteur, quitte à en être lui-même victime. Dès lors sa filiation divine et sa messianité ne sont bien comprises que si elles intègrent la souffrance et l'exécution provoquées par son combat. La seigneurie de Jésus ressuscité est source de malentendu si on la sépare de sa crucifixion. C'est alors seulement que sa puissance, son autorité prend tout son sens, bien loin du pouvoir et de la domination recherchés par les grands de ce monde (10,42-45).

2. STRUCTURE BRIÈVEMENT COMMENTÉE DE L'ÉVANGILE

Prologue (1,1-13). L'irruption de la Bonne Nouvelle enracinée dans les prophéties d'Isaïe est préparée par Jean-Baptiste. Porteur de l'Évangile, Jésus est baptisé et tenté au désert.

I. Venue de Jésus et approche du Règne de Dieu (1,14-3,6). Après l'évocation du recrutement des quatre premiers disciples, l'autorité de Jésus en paroles et en actes est mise en valeur, ainsi que son succès, bien qu'il impose d'emblée le silence (1,34.45). Son ministère fait problème aux scribes et aux Pharisiens avec qui il entre en controverse (2,1-3,6), au point qu'ils complotent aussitôt avec les Hérodiens pour le mettre à mort (3,6).

II. Jésus et les siens, le mystère du Règne de Dieu (3,7-6,6a). Jésus fait problème à sa famille (3,21), aux scribes (3,22), à ses disciples (4,41), aux gens de Nazareth (6,2-3). Après le choix des Douze et une controverse, Jésus leur donne le mystère du Royaume en paraboles (4,1-34) ; puis il accomplit une série d'actes de puissance (4,35-5,41), tout en n'étant pas reçu dans sa patrie (6,1-6a).

III. Section des pains (6,6b-8,30). Le double partage miraculeux de quelques pains à de grandes foules juives d'abord, païennes ensuite, domine cette section. Cet acte bénéfique en faveur des païens nécessite pour Jésus de franchir des barrières de pureté. Et, de ce point de vue, il est confronté à une incompréhension croissante des disciples (6,51-52 ; 7,17-18 ; 8,16-21). Paradoxalement, cette section débouche pourtant sur la reconnaissance par Pierre de la messianité de Jésus (8,29).

IV. En chemin vers Jérusalem et la Passion (8,31-10,52). Le sens du cheminement vers Jérusalem est explicité à travers trois annonces de la souffrance et de la mort que Jésus devra endurer (8,31 ; 9,31 ; 10,33-34) ; celles-ci rencontrent chaque fois la résistance des disciples malgré les enseignements que Jésus leur prodigue. Ils sont aveuglés et, à l'image de Bartimée, ils doivent être guéris pour pouvoir suivre Jésus « sur le chemin » (10,46-52).

V. Le jugement du Temple (11,1-13,37). L'opposition avec les autorités religieuses et le Sanhédrin passent à l'avant-plan, suite à l'action menée par Jésus au Temple (11,15-19). Elle s'exprime dans la parabole des vignerons meurtriers et dans une série de controverses. De nature en partie apocalyptique, le chapitre 13 peut paraître interrompre le cours du récit. Sa nature profonde est cependant de type exhortatif : ce discours évoque les souffrances futures des disciples de Jésus, les met en garde, les encourage et les appelle à veiller.

VI. Passion, crucifixion et message de résurrection au tombeau (14,1–16,8).

L'opposition, l'incompréhension atteignent leur sommet : complot des autorités, trahison de Judas, fuite des disciples, reniement de Pierre. Arrêté et jugé d'abord par le Sanhédrin, puis par Pilate, Jésus est crucifié. Sa mort et son ensevelissement débouchent sur une visite des femmes au tombeau où éclate le message de la résurrection et l'envoi en mission (16,1-7). Toutefois le silence apeuré des femmes (16,8) suspend le récit, ce qui a pour effet de renvoyer le lecteur à ses responsabilités.

Finale longue (16,9-20). La finale suspendue de Marc a pu déplaire. C'est pourquoi certains ont voulu la compléter par un résumé des apparitions du Ressuscité et l'évocation de la réussite de la mission universelle.

3. METTRE L'ÉVANGILE EN RÉCIT : NARRATIVISER L'ÉVANGILE ET ÉVANGÉLISER LE RÉCIT

Un récit enraciné dans une Bonne nouvelle antérieure (le prologue, Mc 1,1-13)

La manière de commencer un récit implique un choix narratif. Elle comporte une part d'arbitraire. Pour ce qui est de l'entame des évangiles, alors que Jean la situe au commencement en Dieu, Matthieu et Luc optent pour un récit de la naissance et de l'enfance de Jésus. De son côté, l'évangile de Marc débute avec le ministère de Jean le Baptiste et celui de Jésus.

Mais auparavant, dans ses trois premiers versets, Marc fait savoir à ses auditeurs/lecteurs à la lumière de quels autres textes son récit doit être interprété. La fonction intertextuelle des v. 2-3 est d'autant plus manifeste que c'est la seule citation de l'Ancien Testament introduite comme telle dans tout l'évangile de Marc. L'en-tête « Commencement de l'Évangile de Jésus Christ Fils de Dieu » (1,1) ne doit pas être isolé de la citation qui le suit et en explicite la portée. Existe-t-il manière plus originale d'entamer un récit ? Ce commencement n'est pas la source. Il s'origine dans une parole que personne ne maîtrise ni ne domestique. L'heureuse annonce (Évangile) était déjà là avant le récit qui la prend en charge. La narration n'absorbe pas l'heureuse annonce ; elle est plutôt absorbée en elle qui la précède et qui se poursuivra au-delà du récit de Marc dans la mission des disciples annoncée en 13,10 et 16,7.

La citation de l'Écriture est complexe : le v. 2 semble composé à partir d'Ex 23,20 et de Mt 3,1, tandis que le v. 3 reprend littéralement la version grecque d'Is 40,3, si ce n'est qu'en finale « ses sentiers » remplace « les sentiers de notre Dieu ». Même si plusieurs textes de l'Ancien Testament sont cités, Marc place l'ensemble sous le patronage d'Isaïe. La citation doit donc être lue en consonance avec le contexte d'Isaïe : un messenger est envoyé par Dieu pour préparer le chemin de Jésus qui sera celui d'un nouvel exode, acte de salut de Dieu, et il s'agit évidemment d'une heureuse annonce.

Le prologue se poursuit par une brève évocation de l'activité de Jean le Baptiste qui prépare la venue d'un plus fort que lui : il ne baptisera pas dans l'eau comme Jean, mais bien dans l'Esprit Saint (1,4-8). S'il est aisé de se représenter un baptême dans l'eau, le baptême dans l'Esprit Saint laisse le lecteur beaucoup plus perplexe. De quoi s'agit-il ? La question est d'autant plus forte que Jésus ne déploie aucune activité baptismale dans la suite du récit. Il faudra attendre 10,38 pour voir la mort de Jésus présentée comme un baptême. Et c'est à la lumière de ce baptême symbolique que prend tout son sens l'affirmation de Jésus selon laquelle l'Esprit Saint assistera les disciples lors de leur mission postpascale d'annonce de l'Évangile à toutes les nations (13,10-11).

En finale du prologue, c'est l'aventure spirituelle de Jésus qui est brièvement évoquée dans le récit de son baptême et celui des tentations au désert (1,9-13). Son baptême est

l'occasion d'une scène de révélation qui manifeste l'identité de Jésus. Il est celui sur qui l'Esprit descend et en qui une voix du ciel reconnaît le Fils bien-aimé de Dieu. L'Esprit le « chasse » (en grec *ekballô*) au désert qui est le lieu du manque. Le narrateur suggère ainsi que la confrontation avec Satan, le maître des esprits impurs, est spirituellement nécessaire pour le Fils bien-aimé, animé par l'Esprit Saint. La coexistence paisible avec les bêtes sauvages et le service des anges évoquent sobrement la victoire remportée par Jésus dans l'épreuve. Il en revient porteur de l'heureuse annonce qui va faire l'objet de l'ensemble du récit.

Le prologue a pour but de fournir au lecteur/auditeur une information qui reste inconnue pour les personnages du récit qui suit (disciples, scribes, hérédiens...). Il y apprend que Jésus est le Christ et le Fils de Dieu, qu'il est dans la ligne des Écritures, supérieur à Jean le Baptiste, fondamentalement victorieux de Satan et animé de l'Esprit Saint dans lequel il baptisera. Le lecteur dispose ainsi d'une longueur d'avance sur les acteurs du récit principal. S'il sait l'essentiel sur l'identité de Jésus, il ne connaît cependant pas encore quel sera son message concret ou l'orientation de son action. La tournure concrète que prendra la vie de Jésus sera indispensable pour que le lecteur interprète correctement les enseignements reçus sur son identité.

Un récit qui subvertit le rapport à la Loi

C'est dans la confrontation avec ceux qui s'opposent résolument à lui que l'originalité de Jésus se révèle le mieux. La contestation de l'activité de Jésus et de ses disciples par les scribes et les pharisiens surgit tôt dans l'évangile par le biais de cinq controverses au bord du lac de Galilée. L'ensemble forme un récit de libération : Jésus y délivre des hommes du péché et de la maladie (2,1-12), de l'isolement et de l'exclusion (2,13-17), d'une pratique rigoriste du jeûne (2,18-22), de l'asservissement aux règles concernant le sabbat (2,23-28), de la maladie et du légalisme (3,1-6).

C'est dans cette dernière controverse que se trouve la clé d'interprétation de l'ensemble. Elle apparaît dans une parole de Jésus dont le caractère général et radical surprend : « Ce qui est permis le jour du sabbat, est-ce de faire le bien ou de faire le mal ? de sauver un être vivant ou de le tuer ? » (3,4). Pour les Pharisiens, la question pertinente pour observer le repos du sabbat oppose « guérir » et « ne pas guérir » ou, de manière plus générale, « faire » et « ne pas faire ». Or, Jésus les place devant une autre alternative en opposant deux « faire », à savoir faire le bien ou faire le mal. Du coup, il change le contenu du permis. Dans les circonstances présentes, pour lui « ne pas faire » équivaut à « faire le mal ». Il n'y a pas un « non-faire » neutre : ou bien on sauve, ou bien on tue. Et dans toutes les controverses qui précèdent, on retrouve peu ou prou la même opposition entre des attitudes qui favorisent la vie et un comportement qui porte la mort.

La contestation rebondit en 7,1-23 avec une controverse sur le pur et l'impur. Pour bien la comprendre, il faut la situer sur l'arrière-fond du système de pureté mis en place en particulier par les Pharisiens à l'époque. Dans une perspective défensive, ils avaient détaillé et multiplié les règles pour éviter au peuple l'impureté par contact, la souillure. C'était particulièrement le cas pour des règles alimentaires assez strictes. Or, la stratégie de Jésus vis-à-vis de l'impureté est offensive et non pas défensive. Plutôt que de se protéger de l'impur, il va au contact pour purifier, sanctifier. C'est ainsi qu'il rencontre des gens avec lesquels le contact était interdit : un lépreux (1,41), des pécheurs (2,13-17), une femme au flux de sang (5,24-28), une païenne (7,24-31). Lui qui a été envoyé par Dieu à ceux qui ont besoin du médecin (2,17) ne se préoccupe pas de purification de mains ou d'ustensiles ménagers. C'est la pureté du cœur qui l'intéresse et non celle de la peau ou des lèvres. Et il met fin aux interdits alimentaires (7,19).

La loi est abrogée dans ses aspects rituels, avec les facteurs d'exclusion que cela comporte. Pour Marc, la loi est ramenée à l'essentiel, c'est-à-dire au décalogue (7,21-22 ; 10,19) et plus spécifiquement encore au double amour de Dieu et du prochain (12,28-34). Pour fonctionner comme Bonne nouvelle, la loi doit être soumise à la logique évangélique du Royaume de Dieu et à ses clés d'interprétation de la vie.

Un récit qui modifie le lieu de la rencontre avec Dieu

À l'époque de Jésus, le temple est une institution centrale : il est le lieu symbolique et permanent du pouvoir religieux en Israël. Au cœur du temple, le saint des saints – réservé aux prêtres – est le lieu par excellence de la présence divine. Pourtant le temple n'apparaît pas dans l'évangile de Marc avant le chap. 11. Dans les premiers chapitres, l'activité de Jésus se déploie plutôt sur les chemins. Et s'il fréquente l'une ou l'autre synagogue au début, il s'en détourne rapidement au profit de simples maisons qui deviennent le lieu privilégié de son enseignement en privé aux disciples.

La première rencontre de Jésus avec le temple tourne aussitôt à l'affrontement avec le personnel de maintenance, ce qui irrite les grands prêtres et les scribes au point qu'ils en viennent à comploter sa mise à mort (11,15-18). Alors qu'il aurait dû être « une maison de prière pour toutes les nations », le temple est devenu, selon Jésus, une « caverne de bandits » (11,17). Cette mise en cause touche tout le système sacrificiel du temple réputé efficace pour le pardon des péchés. Les disciples sont invités à placer leur confiance non plus dans les rituels expiatoires du temple, mais bien dans une prière qui intègre leur propre pardon envers ceux qui les ont offensés (11,25). C'est que l'amour de Dieu et du prochain valent mieux que tous les holocaustes et les sacrifices (12,33).

Dans la logique du récit de Marc, le temple déchu (13,2) sera remplacé par une construction nouvelle, un sanctuaire non fait de main d'homme (14,58). Cette construction sera faite de pierres vivantes : c'est la communauté nouvelle des disciples édifée comme maison de prière. Et sa pierre d'angle, c'est celle « qu'ont rejetée les bâtisseurs » (12,10), à savoir le fils bien-aimé envoyé par le maître de la vigne en dernier recours et qui est mis à mort par ceux qui veulent capter l'héritage.

Cela devient clair lors de la mort de Jésus en croix. Au moment où, après son ultime prière du pourquoi existentiel face à l'absurde (15,34), Jésus rend l'esprit, le voile du sanctuaire se déchire en deux de haut en bas (15,37-38). Dans la tradition juive, le rôle de ce voile était de cacher l'arche de l'alliance, le propitiatoire et les chérubins, trône de la présence de Dieu (1 S 4,4). Le voile peut désormais se déchirer, car le lieu de la présence divine n'est plus le sanctuaire, mais bien le Crucifié, pierre d'angle de la nouvelle maison de prière pour toutes les nations.

Un récit qui se prolonge dans une ouverture évangélique

L'évangile authentique de Marc se termine en 16,8 sur le silence apeuré des femmes – une autre finale (16,9-20) a été ajoutée sans doute vers le milieu du II^e siècle. Si l'entame de Marc était surprenante, sa finale l'est davantage encore. Elle n'a rien à voir avec un happy end. Le lecteur reste interloqué par cette peur et ce silence. Cette finale suspendue ouvre la porte à son interprétation. Mais le narrateur lui a fourni les clés qui peuvent l'orienter.

D'abord, au chap. 13 consacré à la passion future des disciples qui succédera à celle de leur maître, Jésus annonce : « Il faut d'abord que l'Évangile soit proclamé à toutes les nations » (13,10). Les disciples devront comme leur maître en supporter les conséquences et ce sera difficile. Mais « celui qui tiendra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé » (13,13).

Ensuite, dans le récit de l'onction à Béthanie, Jésus souligne la grande clairvoyance symbolique de la femme qui offre à son corps un hommage funèbre anticipé (14,8). Et il ajoute : « En vérité, je vous le déclare, partout où sera proclamé l'Évangile dans le monde entier, on racontera aussi, en souvenir d'elle, ce qu'elle a fait » (14,9). Qu'est-ce qui justifie cette articulation entre l'onction funèbre anticipée et l'Évangile ? Judas constitue l'antithèse du geste de la femme en échangeant le corps de Jésus contre de l'argent (14,10-11). C'est l'opposé du véritable échange, celui qui fait sens au plan de l'Évangile et qui surviendra au matin de Pâques : l'échange du corps contre la parole qui annonce la résurrection (16,6-7). En parfumant le corps de Jésus avec une gratuité surabondante, la femme annonce le destin encore à venir et surprenant de ce corps. Elle atteste la valeur unique qu'a pour elle la relation à Jésus en versant ce parfum, en le perdant. Son offrande est celle d'un parfum perdu pour un corps perdu. Du coup, cette onction faite à l'avance opère un dépassement symbolique de la mort. À la source de la mémoire évangélique s'inscrit une perte qui devient féconde. Perte heureuse, de bonne odeur, symbole de l'heureuse annonce, Bonne nouvelle qui ne cessera de se répandre dans le monde entier comme parole de vie tirée de la mort.

Par Camille Focant

Professeur émérite de Nouveau Testament à l'Université catholique de Louvain